

Quand toute la famille est là

On est en automne, c'est le matin. La mer, déjà froide, rejette ses vagues sur le sable de la côte ; elles la mordent, puis se retirent épuisées. Le vent atténue les parfums épicés de la décomposition. L'air est rempli d'odeurs de feuilles mortes...

Je suis sorti de dessous la couverture, je me suis étiré et j'ai eu l'impression qu'il était l'heure pour aller faire un tour. Le temps est couvert, et je suis sûr que Boriska prendra le sentier court, celui qui passe par le bois. Ça ne me dérange nullement, j'y connais plein d'endroits sympas, où l'on peut s'arrêter pour admirer le paysage. Voici le pin que j'adore – son écorce est si douce, moirée, rose – on peut imaginer qu'il me sourit. Dommage qu'en bas de son tronc une mousse verte, pleine d'eau commence à apparaître. L'air est si bon ! C'est un vrai plaisir que de le respirer – saturé d'humidité par la pluie qui toute la nuit a tambouriné sur le toit. Ce que j'aime aussi – c'est le bruissement de l'herbe fanée et les feuilles jaunes qui couvrent le sol.

A vrai dire, j'adore passer le matin par ce sentier étroit. Il n'y a que des pins, pas un seul myrtillier que je n'aime pas du tout : impossible de rester sec quand on a passé au travers.

Boris marche à côté de moi en parlant au téléphone.

Il est occupé, ne fait pas attention à moi. Tant mieux, je vais voir ce que devient mon endroit préféré. C'est là que la côte forme une petite baie, la mer n'y est pas profonde et il y a beaucoup d'herbe grasse et de roseaux. En plus, des cygnes blancs y viennent souvent pour se reposer, et j'adore leur faire peur en m'approchant tout doucement de

derrière les arbres. Après, j'aime courir le long de la côte pour leur faire comprendre qui est le maître de ces lieux. Bon, d'accord, le maître de ce sentier... puisque les cygnes sans trop s'agiter, sans ouvrir leurs ailes, s'éloignent un peu sur l'eau limpide. Sans même daigner regarder de mon côté. Pas comme les canards – ceux-ci s'éloignent (?) tout de suite et s'envolent on ne sait pas où.

Quand justice est faite (ou bien quand les choses sont en ordre), je rentre à la maison, fier d'avoir fait mon devoir. Boris a déjà préparé le petit déjeuner, il met la table. C'est très bien : après la promenade matinale tout le monde a faim.

Je ressens une grande bouffée de joie, je fonce vers la table le premier, en devançant Boriska. Il est vrai qu'il faut quand même se retourner : est-ce qu'il amène bien mon assiette ? N'a-t-il pas changé d'avis ? N'a-t-il pas – ô l'horreur – tout mangé ? Ouf, pour l'instant tout va bien, on commence à manger.

Quant à moi, je mange vite. Ensuite j'attends que Boriska se souvienne des conseils de son médecin et laisse la moitié de son petit dej. En attendant ce moment délicieux je suis assis sur le canapé, jambes croisées, la tête tournée du côté opposé : l'humilité incarnée. Qu'est-ce que ça sent bon, le sarrasin cuit avec du bœuf. Et je sais bien que Boris l'aime bien salé et assaisonné avec de l'huile d'olive, ce qui en fait un vrai plat, pas un simple sarrasin. Mais je vois avec déception qu'il mange toujours, que le contenu de son assiette diminue à une vitesse impressionnante.

Je décide de lui rappeler mon existence : je tape doucement sur la table et j'entame ma petite chanson qui, je le sais bien, doit l'agacer. Il ne l'aime pas ça, il ne le supporte pas, d'habitude ça suscite des invectives de sa part. Or, cette fois l'effet est nul ! Ça ne va pas du tout ! L'intervention directe s'impose. Il faut dire que cette variante est efficace à cent pour-cent, mais on ne peut l'utiliser que dans des situations d'une importance extrême. Cette fois j'ai encore gagné, après quoi je suis revenu sur le canapé ; je m'y suis installé confortablement, avec un grand oreiller rouge sous la tête.

Rassasiés, nous regardons la télé. Je dois vous dire, qu'à la télé il n'y a jamais rien d'intéressant – juste du bruit et la succession désordonnée des images. Mais parfois – quand il y a un film sur les espions ou un match de foot – Boris crie beaucoup, et ça m'inquiète, puisque je n'en comprends pas la raison. Heureusement aujourd'hui rien de tel, aucune émotion ; nous glissons tous les deux dans les bras de Morphée.

Un peu plus tard Bois se lève pour se faire une grande tasse de thé. Moi, je lève juste la tête pour le surveiller, voir s'il n'est pas en train de se faire une tartine au fromage. Ou même au saucisson ! La tasse est très grande, je me demande s'il pourra boire son thé sans rien. Non, rien, raté. Tant pis pour lui ! Je suis persuadé qu'avec une bonne brioche recouverte de quelque chose de consistant, son thé serait sûrement bien meilleur !

A vrai dire, il me surprend parfois. Tout le monde sait, que si le thé est sucré, il faut absolument qu'on le prenne avec une tartine au fromage. Or, le thé était sucré, je l'ai bien vu, eh bien, non, pas de tartine ! Et si on essayait d'imaginer qu'il y en avait une ? Il n'est pas interdit de rêver, pas vrai ? M'en aurait-il laissé la moitié ? Penses-tu ! Bien sûr que non, il l'aurait mise tout entière dans sa bouche, l'aurait mâché en s'étouffant et en l'arrosant du thé. Et tout ça pour ne pas partager, j'en suis persuadé, moi ! Je n'ai pas encore compris s'il est avare ou tout simplement trop gourmand ; et c'est un problème qui m'intéresse, je l'étudie, je compare avec les autres. Pour moi c'est une question de grande importance, sa résolution m'aidera à perfectionner ma stratégie d'influence sur mon grand cousin.

A part cela, Boriska n'est pas méchant, je l'aime bien. J'aime l'embrasser, j'aime le serrer dans mes bras. J'aime quand il me prend avec lui pour faire un tour en voiture : d'habitude je suis assis devant, à côté de lui, mais quand on s'arrête et qu'il sort, je prends à toute vitesse sa place au volant. Alors les passants me regardent et m'admirent :

si petit et il sait déjà conduire !... Et voilà ce que j'aime encore : c'est le matin, au réveil, rejeter la couverture et regarder dehors à travers l'immense baie vitrée : la pelouse verte où j'aime jouer, les feuillages jaunes et oranges des bouleaux sur le fond des sapins toujours verts... En ce moment Boriska se réveille aussi, me caresse, me recouvre et se rendort. Je soupire longuement en mettant dans ce soupir toute ma déception ; alors il recommence à me caresser. Qu'est-ce j'aime quand toute la famille est là ! Dommage que les bons moments aient toujours une fin.

Quand il s'en va, je désire de toute mon âme qu'il revienne le plus vite possible. Et je l'attends ; et j'ai peur de rater son retour. Je me couche dans l'herbe et ne quitte pas le portail des yeux. Parfois je vais m'installer près du grand caillou derrière la maison, le témoin de mes déprimés : quand j'ai le cœur gros c'est là que je vais. Je me couche près de son flanc chaud et je retrouve mon calme. Ce caillou doit avoir un pouvoir magique sur moi. Il est là depuis de nombreuses années, il était déjà là avant ma naissance. Certains jours j'y suis couché très longtemps ; dans ce cas le caillou en a marre et il me parle : « Ça suffit, me dit-il, vatt-en ! » S'il fait nuit et qu'il est l'heure de se coucher, je m'en vais, mais je reste encore une demi-heure sur le perron : si par hasard... c'est aisé à comprendre : dormir avec Boriska dans le grand lit ou tout seul sur le canapé dans la chambre de grand-mère – il y a une différence, n'est-ce pas ?

Hier, le jour de mon anniversaire, ils ont amené un jeune cousin. Petit, blond, aux minuscules yeux noirs. Un vrai lapin. Et qui court comme un lapin. Je le gronde, c'est moi le chef, mais au lieu de partir il commence à courir autour de moi comme un fou. Intelligent, voyez-vous : il sait bien que je ne pourrai pas l'attraper. Intelligent, peut-être, mais quel con ! En peu de temps il a cassé et déchiré tous mes jouets qui restent sur la pelouse. Faut penser que les dents lui démangent : il ronge tout , mais de préférence ce qui a le plus de valeur. La télécommande y a passé, le

téléphone de Boriska, et même ses pantoufles préférées ! C'était à moi de les lui amener, et cet imbécile a tout gâché (ou déterioré, abimé) !

Mais moi, je lui ai fait tout de suite comprendre qui est le maître à la maison. Boris n'a pas d'emprise sur lui. Même quand il lui propose de bonnes choses, l'autre détourne son nez comme si cela ne l'intéressait guère ! Alors moi, je lui donne la leçon en mangeant les friandises. Avec moi on ne rigole pas dans cette maison ! Sauf quand je suis loin, ou que je suis couché sur le canapé avec Boris. C'est alors qu'il en profite : il chipe le meilleur morceau et l'entraîne loin, dans le potager. Là, il creuse un trou et y met son butin. Beurk ! Quelle horreur ! Quand il revient, son nez est plein de terre, moi je vois tout, je fais des conclusions, je surveille tous ses gestes et tous ses mouvements. Bien que « gestes » et « mouvements », comme disait un certain Muller à la télé, ça revient au même.

Le nouveau venu a deux particularités auxquelles je ne peux rien. En hiver, sous la neige, il est capable de trouver mes jouets laissés sur la pelouse en automne. Avec cela il faut voir comment Boris s'y prend : « Où est notre canard ? » – dit-il ; remarquez ce « notre » qui me chiffonne ! – n'empêche que l'autre le trouve sur le champ. Il peut retrouver même ma grenouille qui est toute petite. Il déterre ce qu'on demande et fonce vers Boris en sautillant sur les tas de neige. Moi, je ne sens rien, je me souviens tout simplement où les trucs avaient été laissés. Tandis que celui-ci... chasseur... de mon « chose »... – amateur... des affaires des autres. Il faut le voir qui sort sur le chemin et puis qui s'arrête plein d'orgueil, comme s'il voulait dire : « je suis le meilleur des chasseurs-déterreurs ! » Il ne lui manque qu'une casquette sur le crâne et une culotte courte avec des bretelles croisées.

Avec ça, il ne sait même pas aboyer. Il se tait tout le temps. Faut croire que c'est pour que tout le monde pense qu'il est en train de réfléchir. Mais parfois, quand Boriska déneige ou ramasse les feuilles mortes, celui-là

se déchaîne d'une façon honteuse : il se jette sur la pelle ou sur le râteau, il piaule, il glapit, il miaule comme un chat – en un mot, tout ce que vous voulez, sauf aboyer. C'est incompréhensible : de deux choses l'une, ou bien tout ce qui bouge ainsi l'excite, ou bien, dans son organisme il n'y a pas assez de fer : quand il attrape enfin le râteau, il le lèche comme un demeuré. Sinon il peut rester devant la porte des heures, sans bouger, silencieux. Même en hiver ! Un héros, voyez-vous !

Et maintenant je vais parler de la chose la plus importante. Le lit où je dors avec Boriska est assez haut, mais je peux encore y monter même si c'est avec peine et uniquement du côté droit. Eh bien, celui-là, l'intrus, y saute le premier et reste à ma place, triomphant. Je ne crois pas qu'il se moque de moi, non. C'est plutôt la démonstration du changement imminent du pouvoir. Je reste en bas, j'essaie, par un gémissement à peine audible, de faire comprendre à Boris : veux-tu soulever cet effronté par le collet et le rejeter de ma place ! Rien à faire : l'un dort déjà, l'autre est fou de joie. Et moi, je ne peux plus sauter comme lui. Si seulement je le pouvais ! Tu te doute bien, où serait l'autre et comment il me demanderait pardon !

Satisfait de m'avoir importuné, finalement il cède la place lentement comme à regret, passe du côté gauche, escalade Boris et se pose là. Ce qui signifie que, même si c'est une peste dans les détails, dans l'ensemble c'est un type pas mal. Cela me réjouit et me rend plus patient face à ses gamineries, je m'y habitue petit à petit, et je finis presque par l'aimer.

Je monte enfin sur le lit, je m'installe bien par-dessus la couverture et je soupire de plaisir. Le petit, tout confus, vient me voir, me lèche. « Laisse-moi, pensé-je, au lieu de te faire pardonner il vaudrait mieux ne pas nous suivre quand nous allons faire un tour avec Boris ». Et c'est vrai : il est toujours dans nos jambes. Il ne manque plus qu'il découvre mes cygnes ! Alors que moi-même, je n'ai encore jamais aboyé après eux !